

# LA LÉGENDE DU TRONC AU FER

## A Vienne

(Suite et fin).

— Veux-tu, ajoute l'inconnu, qu'ici-bas tous les chemins te soient ouverts, que ton nom ait la gloire ? Veux-tu être au-dessus de ton maître et savoir les deux sciences — celles du bien et du mal ?

— A une condition, répondit Martin d'une voix étouffée ; mon âme ne vous appartiendra que si, en ma vie, je manque par ma faute une fois la messe du dimanche.

— Soit, je suis ton diable, et j'accepte. Appose ta signature au bas de cet écrit.

L'inconnu lui présenta une feuille de parchemin, et comme on ne voyait pas clair, il souffla sur ses doigts, qui s'allumèrent comme cinq bougies.

L'apprenti, qui ne savait pas écrire une heure auparavant, écrivit lisiblement son nom. Alors la lumière diabolique s'éteignit et l'homme disparut.

Martin croyait sortir d'un mauvais rêve, ses oreilles bruissaient, sa tête était lourde, ses paupières pesantes, sa respiration oppressée, ses jambes engourdies. Et cependant il entendait les florins sonner dans sa poche. Il arriva à la porte de la ville. Au son magique que rendirent les pièces d'or quand il les prit dans sa main, une voix répondit : « On vient, » et une minute après le jeune apprenti était dans Vienne, et un quart d'heure plus tard, il regagnait sa couche, chez son patron, sans réveiller personne. Le lendemain maître Erhard ne lui fit aucun reproche, il l'avait vu rentrer avant le couvre-feu, il l'avait vu à sa place au repas du soir, et il l'avait vu s'en aller coucher à l'heure habituelle.

Deux jours après, l'inconnu qu'avait rencontré Martin entra dans l'atelier du maître serrurier ; il se fit passer auprès de Marbacher pour un gentilhomme de la cour.

— Je suis chargé, lui dit-il, de vous commander un cercle de fer à charnières, avec un cadenas qu'aucune force humaine ne puisse ouvrir.

— Ce que vous demandez là, répondit Erhard mérite réflexion ; c'est un travail difficile, bien difficile... une serrure qu'aucune force ne puisse ouvrir... C'est bien difficile...

— Il le faut, repartit l'inconnu.

— Êtes-vous pressé ?

— Très-pressé.

— En ce cas, je ne puis me charger de ce travail qui exige de sérieuses études et un plan combiné.

— Oh ! maître Marbacher, quelle réponse me faites-vous là ? Je parie que parmi vos ouvriers j'en trouve un plus adroit que vous.

Erhard, à ces mots, changea de couleur ; et l'inconnu dont la barbe de bouc s'agitait malignement se tourna vers les ouvriers et les apprentis :

— N'y a-t-il aucun d'entre vous, demanda-t-il, qui se sente capable de faire une serrure qu'aucune force humaine ne puisse ouvrir ?

Il y eut un instant de silence comme si l'atelier eût été désert.

— Aucun de vous n'ose répondre ? répéta le faux gentilhomme.

Martin, voyant alors que personne ne disait mot, s'avança d'un pas décidé et dit d'une voix ferme :

— Moi je m'en charge !

Marbacher crut que la terre allait se dérober sous ses pieds.

— Toi, toi, Martin, le plus jeune de mes apprentis, tu vas exécuter ce que maître Erhard ne peut faire ! Je te le défends...

— Je te l'ordonne, reprit l'inconnu d'un ton si impérieux que Marbacher baissa la tête et se retira.

— Je repasserai dans six jours, ajouta le prétendu gentilhomme ; maître Marbacher, lui, veillera à ce que le travail soit prêt.

Martin se mit le soir même à l'œuvre ; l'aube blanchissait les fenêtres, et il était encore penché sur sa planche de bois, cherchant, combinant, inventant des ressorts et un mécanisme qui ne se fussent jamais vus. Il ne trouvait pas ; les lignes qu'il traçait ressemblaient aux fils confus d'un écheveau. Le soir arriva, puis la nuit, et il n'était pas plus avancé. Maître Erhard était allé se coucher, l'âme moins troublée et moins inquiète, et avait murmuré en s'endormant : « Il ne réussira pas ! »

Vers deux heures du matin, le jeune apprenti, épuisé de fatigue, s'endormit sur sa chaise ; pendant son sommeil il eut un rêve, et, pendant ce rêve, il se promena dans un vieux château perdu sur les côtes de l'Adriatique ; ce manoir avait appartenu à un pirate qui avait collectionné dans une des salles toutes les serrures des palais et des châteaux qu'il avait dévalisés ; il y avait là, dessinant de fantastiques arabesques sur les murs, des serrures vénitienes, napolitaines, turques, espagnoles, françaises ; Martin ne pouvait se lasser d'admirer ces ressorts qui, sous une simple pression, se mouvaient comme les doigts d'une main, s'ouvraient comme des gueules de reptiles, s'accrochaient comme des griffes d'oiseaux. Il y avait une serrure surtout qui ressemblait à une petite araignée, et dont le mécanisme était aussi ingénieux que celui d'une montre.

Une étiquette indiquait qu'Otton de Haslan l'avait fait exécuter par un habile magicien pour la mettre à la porte de la tour dans laquelle il avait enfermé son riche trésor. La clef qui l'ouvrait était un vrai bijou, travaillé à jour comme une fine dentelle. Martin prit copie de la serrure, et quand il eut fini, le plancher de la salle se déroba sous ses pieds et il tomba sur le dos. Cette secousse le réveilla. Le soleil inondait sa chambre et éclairait d'un myon d'or le dessin de la merveilleuse serrure qu'il croyait n'avoir vue et dessinée qu'en rêve. Il passa sa main sur son front comme pour s'assurer qu'il était bien éveillé ; puis, emportant sa planche, il descendit à l'atelier où il se mit